

## CHAPITRE III

### « MÉMOIRE SUR L'ATTENTION » OU LE DÉDOUBLEMENT IMPOSSIBLE

#### Le problème de Kant chez Valéry (I).

##### I. COMMENCEMENT DU DÉDOUBLEMENT.

Il y a chez Valéry une volonté du dédoublement qui lui permettrait de regarder le *tout* et lui procurerait un pouvoir absolu de le manipuler. On peut facilement trouver dans les notes des *Cahiers* ce terme *dédoublement* qui y est lié étroitement au désir acharné d'établir une « science » rigoureuse des phénomènes psychologiques<sup>1</sup>. Dans le présent chapitre, à travers la première microlecture systématique<sup>2</sup> de l'ensemble des brouillons de « Mémoire sur l'attention »<sup>3</sup>, nous allons voir comment Valéry s'y évertuait à élaborer ce dédoublement, quoique la tentative soit à la fin mise en échec non pour une raison accidentelle.

Le dédoublement n'est pas une chose facile. Il est mis en question dès le début du Mémoire. En voici la première phrase : « *Je connais complètement l'attention, comme je connais la mémoire, la volonté, puisque je fixe, je perds, je revois, j'ébranle un objet.* » (C VI, 229)<sup>4</sup>. Mais ce n'est qu'une « connaissance

1. « *La psychologie serait la Science des expressions dernières et de l'expression. Aussi la science de la variance ou — conscience — et celle aussi des dédoublements.* » (C VII, 450). Voir aussi : C, III, 793 et IV, 64.

2. À notre connaissance, il n'y a que l'article de Guérac (« Une Poétique de la "décohérence" ») qui traite de ce Mémoire. Mais malheureusement, elle n'en tient compte que d'une manière très limitée, et étrangement, ne parle pas du « *système de notations* » dont l'importance est indéniable comme nous allons le voir.

3. Ce Mémoire a été rédigé vers 1904 pour le concours du prix Saintour et remis dans ce but à l'Académie des Sciences morales et politiques.

4. Une esquisse de ce début se trouve dans le Cahier « Jupiter », contemporain du Mémoire. Voir C VI, 180.

*naturelle* ». Nous connaissons certes l'attention en ceci que nous savons la fixer, mais ces connaissances, quoique « *achevées* », ne sont pas « *régulières* », parce qu'« *elles ne découlent pas d'un projet délibéré. Nulle chaîne visible ne les attache au reste de mon savoir* » (230). Qui plus est, n'appartenant qu'à une faculté irréfléchie, elles indiquent seulement que nous pouvons fixer l'attention et rien de plus : elles ne sont pas réfléchies ni *doublées*, et *se confondent* en fin de compte avec notre faculté naturelle qu'est l'attention. *Connaître l'attention ne signifie donc rien que savoir la fixer.*

Alors tout naturellement se pose le problème : comment changer ces connaissances naturelles « *en problèmes véritables* », c'est-à-dire, problèmes de la psychologie scientifique, comment pouvons-nous atteindre, partant de cette faculté irréfléchie, à un savoir réfléchi de l'attention, « *où me tenir pour regarder inconnu ce qui m'est le mieux connu [...] quelles difficultés insérer à la place même où [ces pouvoirs] paraissent si purs ?* » (C VI, 229).

En un mot, le problème se résumerait ainsi : *comment dédoubler ces connaissances naturelles pour qu'elles deviennent complètement réflexives et représentatives.* Car elles sont bien différentes du savoir scientifique : on peut certes marcher ou se souvenir, mais le mécanisme en demeure inconnu (156 et <sup>o</sup> 152<sup>5</sup>). Il s'agit donc de réfléchir sur ce qu'on fait plus ou moins inconsciemment et de savoir ce qui se passe dans cette action irréfléchie. « *Mémoire sur l'attention* » est essentiellement caractérisé par la *volonté de dédoublement* ; et Valéry la répète à plusieurs reprises dans les brouillons<sup>6</sup>.

La psychologie scientifique, que le *Mémoire* essaie de construire, doit être indépendante des objets et des opérations mentales irréfléchies qui les manipulent, et nous apprendre ce qu'ils sont, ceci d'une manière systématique et *sans se confondre avec eux*. Son but est de les représenter sur un plan méthodiquement construit. Dans ce sens, l'entreprise de

5. Dans ce chapitre, sauf indication contraire, nous nous référons aux feuillets des brouillons de « *Mémoire sur l'attention* » conservés à la Bibliothèque nationale de France.

6. « *Si la science se confond avec son objet, il n'y a pas de science.* » (<sup>o</sup> 152) ; « *Ne pas confondre la science avec son objet -* » (<sup>o</sup> 157) ; « *la science [est] distinction entre connu et connaisseur [...]* » (<sup>o</sup> 195).

Valéry nous amène tout naturellement à celle de Immanuel Kant<sup>7</sup>. Valéry envisage précisément une étude *transcendantale* de l'attention (quoique, bien évidemment, d'une manière assez différente de celle de Kant) : « *J'appelle transcendantale toute connaissance qui s'occupe en général non pas tant d'objets que de notre mode de connaissance des objets en tant qu'il est possible en général.* » (B25). S'il ne s'agit pas des objets (objets au sens étroit et opérations naturelles), mais du *mode de connaissance*, la connaissance de ce *mode* est nécessairement un savoir réfléchi et ne se réalise que sur un plan représentatif et indépendant de ces objets. L'objectif sera alors *de représenter d'une manière systématique nos phénomènes psychologiques, de dédoubler notre monde mental.*

Comment Valéry entend réaliser ce projet ? Il faut certes quelques formes réflexives, mais une simple et naïve réflexion qu'on obtient d'une « *observation spéciale* » (C VI, 230) et les notions qu'elle nous procure n'y suffisent pas, car cela se fait « *sans prévoir une construction ultérieure, ni une expression exactement communicable* ». Valéry a besoin d'une autre réflexion plus *méthodique*.

## II. L'OMBRE DE RIBOT.

La recherche réflexive sur l'attention se révélant insuffisante, Valéry s'interroge sur la possibilité de l'expliquer par un certain mécanisme moteur :

[...] je m'arrête à des IMAGES ANATOMIQUES que j'anime suivant le besoin : je leur trouve ou je leur prête des MOUVEMENTS qui me paraissent plus certains, plus universels et donc plus profonds que les changements éternellement intimes et unilatéraux dont je m'inquiète.

Je substitue à chaque instant, par un acte indéniable de volonté, aux

7. En ce qui concerne le problème de Kant chez Valéry, Blüher a déjà mené une étude récapitulative des fragments des *Cahiers* qui portent sur Kant en général (« Valéry und Kant »). Petitot a fait un rapprochement entre *Critique de la faculté de juger* et *L'Homme et la coquille* (« La Vie ne sépare pas sa géométrie de sa physique »). L'article de Tagami partage quelques points essentiels avec notre étude (« Valéry et Kant »). Pour les documents historiques sur Kant au tournant du siècle, consulter le recensement de Hainaut (« Aperçus chronologiques sur le contexte philosophique des *Cahiers* », pp.92-4).

notions très délicates, que je possédais à ma façon, certains MÉCANISMES EMPRUNTÉS DE LA PHYSIQUE DES CORPS OU DE CELLE DES VIVANTS.

(C VI, 230)

L'attention est ici expliquée à partir d'un mécanisme du système musculaire et nerveux, étudié par l'anatomie, et les mouvements qu'il réalise.

Bien que son nom n'apparaisse pas dans le Mémoire, ce qui est critiqué ici par Valéry, c'est certainement la théorie sur l'attention de Théodule Ribot. Valéry connaissait sans aucun doute *Psychologie de l'attention* de Ribot dont la thèse était déjà considérée en 1902 par Bergson comme « classique »<sup>8</sup>. De fait, on trouve un fragment à ce sujet contemporain du Mémoire dans les *Cahiers* :

Dans le système Maudsley - Ribot — on ne voit pas comment l'excitation motrice revenant au cerveau fortifie précisément l'objet de l'attention au lieu de produire une distraction.

On ne voit pas non plus pourquoi l'att[ention] volontaire est plus débile que la spontanée.

(C, III, 428)<sup>9</sup>

Ces deux notions, attentions volontaire et spontanée, se trouvent précisément dans l'ouvrage de Ribot. Et ce fragment nous annonce déjà comment Valéry critique ce psychologue dans le Mémoire.

Comme le remarque la note de l'édition intégrale des *Cahiers* (C VI, 274), la théorie sur l'attention de Ribot est essentiellement motrice. En fait, tout au début de son ouvrage, Ribot déclare : « On s'est beaucoup occupé des effets de l'attention, très peu de son mécanisme. Ce dernier point est le seul que je me propose d'étudier dans ce travail. » (p. 1<sup>10</sup>). Et quelques pages plus loin, il précise que « son mécanisme est essentiellement moteur », tout en

8. BERGSON, « L'Effort intellectuel » (*loc. cit.*), p. 931.

9. Voir aussi C VII, 543-4 (la note pour ce fragment). Bergson mentionne aussi ce « système Maudsley-Ribot » (*Matière et mémoire [op. cit.]*, p. 240). En ce qui concerne la référence à Maudsley à l'époque du Mémoire, Fedrigo affirme qu'il « a exercé une véritable influence sur Valéry » (*Valéry et le cerveau dans les Cahiers*, pp. 23-4, n. 4), thèse qui doit être plus nuancée, parce que Valéry critique ce physiologiste dans le fragment cité, même s'il admet dans un autre contexte, comme le remarque Fedrigo, le fondement neurologique de l'activité mentale. Dans le chapitre V, nous traiterons ce dernier point dans une autre perspective. Quoi qu'il en soit, « Mémoire sur l'attention » n'adopte pas une méthode psychophysiological. Pour une présentation de la réflexion neurologique sur l'attention dans les *Cahiers*, voir aussi la section intitulée « L'attention » du livre de Fedrigo (pp. 218-21).

10. RIBOT, *Psychologie de l'attention (op. cit.)*.

niant qu'elle soit « une sorte d' "acte pur" de l'esprit, agissant par des moyens mystérieux et insaisissables » (p. 3<sup>10</sup>). En d'autres termes, « elle agit toujours sur des muscles et par des muscles, principalement sous la forme d'un arrêt ». On peut dire alors avec Maudsley que « celui qui est incapable de gouverner ses muscles est incapable d'attention ».

Le premier chapitre traite de l'« attention spontanée », c'est-à-dire celle qui « a pour cause des états affectifs » et apparaît avant « l'éducation et les moyens artificiels ». L'attention dépend ici des « tendances fondamentales » de chaque personne, comme on le voit dans le cas du peintre qui prête spontanément toute son attention « à un beau coucher de soleil où le paysan ne voit que l'approche de la nuit » (pp. 11-2<sup>10</sup>). En considérant cette attention spontanée, Ribot remarque que, pour qu'il y ait une attention, ou même une conscience, quelques mouvements doivent être réalisés à chaque instant :

Si nous tenons un de nos yeux fixé sur un point unique, au bout de quelque temps la vision devient confuse, il se forme comme un nuage entre l'objet et nous, finalement nous ne voyons plus rien. Si nous posons notre main à plat, immobile, sur une table, sans appuyer (car la pression est un mouvement), peu à peu la sensation s'émousse et finit par disparaître. C'est qu'il n'y a pas de perception sans mouvement, si faible qu'il soit. Tout organe sensoriel est à la fois sensitif et moteur. [...] En un mot, le mouvement est la condition du changement, qui est une des conditions de la conscience. (p. 18<sup>10</sup>)

Cette assertion qui n'est pas sans rapport avec Valéry dans un contexte autre que celui du Mémoire, montre que « les manifestations physiques de l'attention » sont « ses éléments constitutifs ». C'est pourquoi Ribot critique ceux qui n'étudient l'attention que par « l'observation intérieure ». En effet, celle-ci ne peut en donner que « une abstraction pure » (p. 19<sup>10</sup>). Ainsi, selon Ribot, les phénomènes physiques qui accompagnent l'attention sont les suivants : phénomènes vaso-moteurs, phénomènes respiratoires, et phénomènes moteurs ou d'expressions. « Si l'on supprimait totalement les mouvements, on supprimerait totalement l'attention. » (p. 32<sup>10</sup>).

Cette théorie motrice de l'attention présentée par Ribot coïncide dans son essence avec celle qu'a critiquée Valéry dans le Mémoire<sup>11</sup> pour ces trois raisons.

11. Dans le Cahier « Jupiter » aussi, Valéry condamne ce « mécanisme » (C VI, 148).

1) La première, la plus générale, concerne l'impossibilité de faire correspondre ce mécanisme avec le domaine de conscience. Celui-là n'est en fait qu'une représentation produite par la conscience, voire ses moments, et ils sont nécessairement « plus petits » que la conscience, laquelle constitue le véritable *problème* de la psychologie rigoureuse (C VI, 230-1).

2) Il en résulte le deuxième argument : s'il n'y a pas de correspondance entre le mécanisme moteur et la conscience et que l'on parle malgré cela de l'attention, on est nécessairement obligé de faire bifurquer la notion, et on tombe ainsi dans une ambiguïté nuisible à la science psychologique. Autrement dit, « *c'est donner à un signe plusieurs sens ; donc enfreindre dès le début la première règle de toute science — le principe d'identité, par lequel est rendue obligatoire une notation uniforme et bien ordonnée* » (C VI, 231).

Valéry rattache ici l'idée de « *répartition d'énergie* » (C VI, 231) au mécanisme corporel. Il semble se référer, ici comme ailleurs, à l'ouvrage de Ribot, pour lequel elle n'est qu'une conséquence inévitable de la définition kinesthésique de l'attention. D'après le psychologue, l'attention résulte d'une répartition bien ordonnée d'énergie, état qu'on atteint après des tâtonnements et de l'effort, qui consiste à choisir et maintenir certains mouvements et à supprimer certains d'autres (pp. 92-4<sup>10</sup>).

3) Le troisième argument est plus détaillé : Valéry vise ici d'abord l'inimaginabilité du rapport entre le mécanisme moteur de l'attention et la diversité de ses « *objets possibles* » (C VI, 231), et son vrai ennemi caché est, ici comme ailleurs, Ribot. Dans le deuxième chapitre de son ouvrage, qui traite de l'attention volontaire, plus évoluée que la spontanée, le psychologue affirme en effet que l'attention a des objets de types bien différents : la perception, l'image, et l'idée générale. Si « *tout acte de volition, impulsif ou inhibitoire, n'agit que sur les muscles et par les muscles* », « *il faut que dans tous les cas d'attention il y ait en jeu des éléments musculaires, des mouvements réels ou à L'ÉTAT NAISSANT sur lesquels agit le pouvoir d'arrêt* ». Il faut donc « *déterminer les éléments moteurs qui se rencontrent dans ces trois cas* » (pp. 73-4<sup>10</sup>). Ribot cherche ainsi les éléments moteurs dans les perceptions, les images et les concepts.

Retenons ici seulement ces deux points. Ribot avance l'identité potentielle des images et des mouvements. En effet, « *toute image contient une tendance au mouvement* », du moins, « à

*l'état naissant* » (p. 79<sup>10</sup>). Et son argument est *évolutionniste* qui décrit le développement de l'attention de l'état concret à l'abstraction :

L'apprentissage de la numération chez les enfants, mieux encore chez les sauvages, montre bien comment le mot d'abord accolé aux objets, puis aux images, s'en détache progressivement pour vivre d'une vie indépendante. Finalement, il ressemble à la monnaie FIDUCIAIRE (billets de banque, chèque, etc.), offrant la même utilité et les mêmes dangers. (p. 85<sup>10</sup>)

On trouve ici tous les éléments empiristes à la Condillac, à la Taine, ou évolutionnistes à la Spencer, avec la notion de « *monnaie fiduciaire* » (toute familière à Valéry), qui permettent de voir le mot comme signe purement conventionnel détaché de l'objet réel. Tout cela nous décrit l'atmosphère intellectuelle de l'époque où le jeune Valéry a commencé ses recherches.

Mais comment Ribot trouve-t-il un élément moteur dans le mot ? Il recourt ici à la notion de l'« état naissant » du mouvement : le mot, qui ne montre pas les mouvements réalisés à proprement dits, contient quand même les éléments moteurs à l'état naissant, c'est-à-dire que, même sans être prononcé, il peut exister dans la plupart des cas en états articulatoires ou en images auditives. On voit de la sorte comment divers objets peuvent subir l'action du même mécanisme moteur qu'est l'attention. Mais ce qu'a critiqué Valéry ici consiste précisément dans cette correspondance mystérieuse qu'on ne peut pas expliquer clairement (« *je ne puis concevoir comment son action identique se communique à leur variété* » (C VI, 231)), et à laquelle, faute de mieux, l'on rattache des « *ébauches de mouvements* » comme terme commun. Ceux-ci supposées dans tous les objets différents de l'attention, ces « *esquisses de mouvements* » (n° 132), ne sont, à notre avis, que les mouvements « à l'état naissant » de Ribot. Mais malgré tous les efforts de Ribot, le rapport entre ce mécanisme moteur, musculaire et nerveux, et la conscience reste obscur et vague pour Valéry. Alors, « *à quoi bon ce mécanisme s'il laisse subsister une telle indétermination ?* » (C VI, 231).

Attardons-nous un peu plus sur ce point. Dans la note préliminaire, Valéry développe son idée un peu différemment en disant que « *tout élément sensible peut être provoqué par m excitations différentes* » (C VI, 227). Valéry remarque ici non seulement l'absence de correspondance uniforme entre excitation et

sensation, mais même une multiplicité de rapports possibles entre les deux<sup>12</sup>.

En tout état de cause, en critiquant ainsi secrètement le célèbre psychologue aîné, Valéry cherche sa propre voie. Ce n'est pas dans le mécanisme moteur que l'on doit demander une explication de l'attention, puisque « la psycho-physiologie néglige la séparation des explicandes et des explicateurs — » (F° 183), et que *le dédoublement est ici impossible*. Il ne faut certes pas oublier que, dans un autre contexte comme nous allons le voir dans le chapitre v, Valéry recourt amplement à la théorie motrice. Mais dans la problématique strictement épistémologique qui détermine « Mémoire sur l'attention », il s'attache exclusivement à chercher l'explication dans le système de notations et un mode spécial de modification dans ce système. En d'autres termes, Valéry quitte ici Ribot, et entre dans une problématique kantienne.

### III. L'INFORME ET LA VISION. HELMHOLTZ, LANGE ET KANT.

« Mémoire sur l'attention » est un lieu privilégié du conflit entre l'ordre et le désordre, ou la forme et l'informe. Il n'est pas surprenant donc que Valéry adopte à titre d'exemple le cas de la « vision nette » construite à partir des phénomènes vagues. La netteté n'est en fait qu'un état heureux dans le monde chaotique de l'esprit. Dans le Mémoire, Valéry en parle deux fois, ce qui constitue, nous semble-t-il, deux moments différents de l'argument sur la vision.

D'abord la réflexion sur les relations entre les éléments du « système », ici, éléments musculaires et éléments visuels, parmi lesquelles peut exister une « correspondance uniforme » qui donne une vision claire. Il s'agit des rapports à l'intérieur d'un système (C VI, 229).

En deuxième lieu, Valéry traite du rapport entre le phénomène pur et la connaissance ou l'expérience. Sur ce point, l'idée de

12. L'idée qu'une sensation peut être provoquée par plusieurs excitations différentes, Valéry l'a-t-il conçue tout seul ? Nous souhaiterions ici signaler plutôt la possibilité d'une réminiscence de *Histoire du matérialisme* ([op. cit.], t. II) où Lange avance ce qu'il appelle « loi de la relativité » selon laquelle « nous arrivons à une sensation consciente non tant par l'énergie absolue de l'excitation que par le fait d'un changement de l'état de l'excitation » ; s'il en est ainsi, il est évident qu'« une seule et même excitation nerveuse peut une fois provoquer une sensation très vive, une autre fois n'en provoquer aucune » (p. 424).

« dessin » joue un rôle remarquable dans sa réflexion : « *Il faut une sorte de travail pour y [le phénomène informe] voir autre chose qu'une présence inexprimable. Le pur phénomène n'est pas une expérience plus qu'une vision n'est un dessin [...].* » (C VI, 233). Ce deuxième motif, passage du phénomène informe à l'expérience distincte, remonterait, avec le thème du dessin ou de la peinture et avec une certaine différence aussi, à l'époque de l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*<sup>13</sup>. Dans cet essai de jeunesse, Valéry parle plutôt de l'importance de voir directement les « *espaces colorés* » sans recourir à un « *concept* » déjà fait. Et c'est là le secret de Léonard : « *L'homme universel commence [...] par contempler simplement, et il revient toujours à s'imprégner de spectacle.* » (Æ, I, 1164). Au contraire, « *la plupart des gens y voient par l'intellect bien plus souvent que par les yeux. Au lieu d'espaces colorés, ils prennent connaissance de concepts. Une forme cubique, blanchâtre, en hauteur, et trouée de reflets de vitres est immédiatement une maison, pour eux* » (1165). On néglige ainsi tant de sensations venues de partout et de tous les temps, telles que le « *mouvement des files de fenêtres, la translation des surfaces* », etc. Dans l'*Introduction*, ce phénomène brut est décrit d'une manière plus ou moins euphorique : une phrase telle que : « *ils connaissent si vaguement les plaisirs et les souffrances d'y voir* », parle certes de la douleur, mais cet essai raconte dans son ensemble la jouissance de l'expérience immédiate (« *Les savants et les artistes en ont diversement joui [...].* » (1164)).

« Mémoire sur l'attention » traite aussi du même problème de la vision, mais dans un contexte différent et avec des nuances négatives.

Le *phénomène pur* est encore considéré comme de première importance. Valéry en regarde pourtant l'aspect effrayant — désordre ou chaos — qui causerait la dégradation complète de l'intellect. Comme dans la tentative de « Agathe », l'expérience immédiate, pleine de richesses, se transforme en *self-variance* absolue, riche peut-être, mais si informe et changeante qu'elle met en cause l'autonomie du moi et de l'intellect, dans le Mémoire aussi, Valéry se plonge dans le monde des phénomènes purs :

13. Sur le rapport entre l'informe et le dessin, voir aussi : PICKERING, *Paul Valéry, la page, l'écriture*, chap. V, en particulier, pp. 236–8 et 253–61.

Mais je suis libre de ne voir que des phénomènes, et maître de ne pas détruire les impressions confuses au profit de celles plus nettes. [...] De tout cet appareil de l'intellect rien ne tient de soi-même — pas même Moi-même. (C VI, 234)

De ces phénomènes informes, nous retenons seulement ce qui nous est utile tout en faisant abstraction du reste « *retentissant* » de ce monde immédiat : « *Tout naturellement je ne compte que ce qui me sert ou ce qui me pèse : le reste n'est pas compté. [...]* Je dis : *ce lambeau coloré est un homme, ce bruit est un livre, ce froid est une illusion, ce fragment est un tout...* » (C VI, 234). Il s'agit ici de l'articulation d'une chose complexe avec des notions plus simples qui satisfont les exigences pratiques.

On est ainsi conduit au problème du langage ordinaire, dont le Mémoire parle après quelques paragraphes : « *Les mots [du langage vulgaire] proviennent d'une infinité de sources, de besoins et de moments qui s'ignorent entre eux [...].* » (C VI, 237). Produit du moment, il ne peut articuler le phénomène pur d'une manière systématique, et c'est pourquoi il faut le refaire (238).

C'est ainsi que nous comprenons la possibilité du « Système » valéryen. Le Mémoire nous enseigne que la connaissance est déjà un travail de l'esprit qui « articule » (C VI, 233) d'une certaine manière le phénomène pur ou la sensation brute<sup>14</sup> : « *la connaissance n'est ni immédiate ni simple* » et ces états « *résultent d'une sorte de travail* » (238). C'est le « *système de notations* » (232) qui articule et permet de saisir le phénomène immédiat. Le langage ordinaire est aussi ce qui articule, mais ce n'est qu'un amas d'articulations faites de besoins momentanés et contradictoires entre elles. C'est un langage imparfait. Les sciences, la psychologie y comprise, doivent se fonder sur un langage perfectionné et systématisé qui conserve à chaque mot toujours le même sens.

Or, il ne serait pas inutile de remonter plus loin jusqu'à l'époque des *Notes anciennes I (1887-1891)* où on trouve un extrait copié de la *Théorie physiologique de la musique* de Hermann von Helmholtz :

Th[éorie] Physiol... Helmholtz [sic] 1868

Dans l'affinité mélodique, l'identité des harmoniques ne peut être constatée que par la mémoire — dans l'assemblage harmonique les

14. En ce qui concerne la « *sensation pure* », Fedrigo nie catégoriquement sa possibilité du point de vue neurophysiologique. En effet, toutes les excitations ne peuvent être senties sans subir préalablement les actions du cerveau. Voir : FEDRIGO, pp. 115, 121-5, 144-9<sup>9</sup>.

affinités s'accusent avec une vivacité supérieure de toute la quantité dont une sensation actuelle surpasse le souvenir d'une sensation. 483 (P<sup>o</sup>211)

Ce passage ne parle certes pas de la sensation brute ni du processus de connaissance (il concernerait à vrai dire le problème de la mémoire, du virtuel ou des harmoniques). Mais le fait nous semble quand même significatif que le jeune Valéry a certainement lu cet ouvrage de Helmholtz<sup>15</sup>, dans lequel se trouve une partie importante sur la vision. Car, plus de dix ans plus tard, ce passage sera mentionné par Valéry lui-même dans le Cahier « Jupiter », contemporain du Mémoire : « *L'attention débrouille le chaos des faits mentaux. Cf. Helmholtz p.83 pour les sensations et les complémentaires subjectifs.* » (C VI, 130). À la page 83 indiquée et aux pages qui suivent, Helmholtz traite de fait des « *sensations subjectives* », tout comme, dans le Cahier « Jupiter », Valéry parle du « *primitif chaos* » ou des « *sensations subjectives* » (133). Helmholtz y parle ainsi de la sensation auditive comme l'indique le titre de l'ouvrage, et à cet égard, on trouve dans le Cahier « Jupiter » un fragment portant sur le son « *subjectif* » (99). Mais ce qui nous semble le plus essentiel, c'est que Helmholtz parle aussi de la sensation visuelle, quoique la note portant sur le passage cité plus haut (265-6) ne concerne que la sensation subjective en général. Ces sensations *visuelles* subjectives, négligées dans la plupart des cas pour des raisons pratiques, sont en fait très importantes pour le processus de connaissance qui consiste à interpréter ou à faire abstraction de ce phénomène brut<sup>16</sup>. Le problème de la vision devient plus crucial pour l'étude valéryenne, si l'on se rappelle d'ailleurs *Histoire du matérialisme* de Friedrich Albert Lange qui traite de ce sujet en mentionnant les noms de Helmholtz et de Kant.

Dans le passage en question, Helmholtz essaie de démontrer qu'un son perçu, par exemple celui d'un violon, est composé de « *sons partiels* », mais que nous n'en sommes pas conscients, saisissant cette somme de sons partiels simplement par un « *symbole complexe du son d'un violon* » (p.85<sup>17</sup>). Pour illustrer cette idée,

15. Valéry mentionne aussi ce physicien dans une lettre à Gide (le 27 mars 1891, *Corr. G/V*, 72). Remarquons aussi qu'un des Symbolistes, René Ghil, a recouru à Helmholtz (ILLOUZE, *Le Symbolisme* [op. cit.], p. 187).

16. Fedrigo mentionne aussi Helmholtz et le problème de la vision dans son livre (pp. 117-8, 120-1<sup>9</sup>).

17. HELMHOLTZ, *Théorie physiologique de la musique* (op. cit.).

Helmholtz recourt non seulement aux expériences, mais aussi à l'analogie avec la vision, il en énumère cinq exemples. 1) Les *mouches volantes*, qui résultent des corpuscules ou des gouttelettes « *qui flottent dans l'humeur vitrée de l'œil* » et qui donc existent « *dans tous les yeux* », mais sont négligées presque toujours et ne sont aperçues que quand les yeux deviennent malades. 2) La *tache aveugle*. 3) Les *images doubles dans la vision binoculaire*<sup>18</sup>. 4) Le fait *stéréoscopique* que l'image visuelle d'un objet est un produit de composition ou de fusion, fait des deux images fournies par les deux yeux. 5) Enfin, ce fait plus général, négligé aussi, qu'« *un grand nombre de sensations doivent se combiner, de manière à servir de base à une perception tout à fait simple* ». Pour bien juger la position de l'objet, il faut que les sensations de la rétine excitée par la lumière de l'objet, des muscles des yeux, et des muscles du cou qui enseignent la position de la tête soient combinées d'une manière exacte (pp.83-6<sup>17</sup>).

Dans la théorie de Helmholtz, on trouve aussi deux moments différents : la sensation subjective elle-même et son interprétation faite par le travail de l'esprit. On vise d'abord à l'expérience visuelle immédiate, méconnue dans la plupart des cas et à laquelle on ajoute souvent quelque chose de plus par l'imagination. On entre précisément dans la problématique de l'*Introduction* : ce qui est difficile, pour Valéry ainsi que pour l'« *artiste moderne* », c'est, comme chez Helmholtz, « *voir ce qui est visible* » et « *ne pas voir ce qui est invisible* » (Æ, I, 1165). L'affinité nous semble manifeste entre Valéry et Helmholtz lorsque ce dernier remarque la difficulté pour raison pratique d'observer la sensation subjective : « *Ces phénomènes, auxquels on donne le nom de subjectifs, sont extraordinairement difficiles à découvrir* », parce que « *non-seulement nous ne nous exerçons pas à observer ces apparences subjectives, mais même nous sommes très-exercés à en faire continuellement abstraction, parce qu'elles nous gêneraient dans l'observation du monde extérieur* » (p.83<sup>17</sup>). Outre les exemples scientifiques de l'optique physiologique, Helmholtz remarque aussi ce fait plus simple qui conduirait au secret de la peinture :

Il arrive même que, pour la position renversée de la tête, nous voyons les nuages sous une perspective exacte, tandis que les objets terrestres

18. L'expression *vision binoculaire* se trouve dans une note de 1906 (C, IV, 155).

présentent l'aspect d'une peinture sur une surface verticale, aspect ordinaire des nuages. Aussitôt les couleurs perdent leur relation avec la distance des objets, elles apparaissent pures, avec leurs différences véritables. Nous reconnaissons alors, sans peine, que le gris-bleu indéterminé des lointains est souvent un violet assez saturé, que le vert de la végétation se transforme insensiblement en ce violet en passant par le vert-bleu, et ainsi de suite. Toute cette différence me paraît provenir simplement de ce que les couleurs ne sont plus alors pour nous des signes de la nature des objets, mais seulement des sensations différentes et que, pour cette raison, nous en reconnaissons plus exactement les différences véritables, n'étant plus induits en erreur par d'autres considérations. (p. 569<sup>19</sup>)

De même, l'image renversée d'un homme qui marche nous révèle des mouvements bizarres (p. 570<sup>19</sup>). Ces critiques ont leur version valéryenne : « *Sachant horizontal le niveau des eaux tranquilles, ils [la plupart des gens] méconnaissent que la mer est debout au fond de la vue ; si le bout d'un nez, un éclat d'épaule, deux doigts trempent au hasard dans un coup de lumière qui les isole, eux ne se font jamais à n'y voir qu'un bijou neuf, enrichissant leur vision.* » (Æ, I, 1166). Selon l'habitude pratique, « *ce bijou est un fragment d'une personne qui seule existe, leur est connue* ».

Or, si nous nous intéressons à "l'interprétation" qui est le deuxième moment de la vision, nous trouvons un fil qui lie Valéry, non seulement à Helmholtz, mais à Lange ainsi qu'à Kant. Les cinq exemples cités plus haut, notamment celui de la *tache aveugle*, nous indiquent que l'esprit voit d'autres choses que ce qu'il voit véritablement, en éliminant certaines parties et en complétant quelque chose par l'imagination. Ce fait d'« *interprétation des données fournies par les sensations* » ou de « *jugements inconscients* » montre que la connaissance ne résulte pas seulement des processus physiologiques, mais du concours du travail de l'esprit (pp. 564-5<sup>19</sup>). Lange reprend l'exemple dans *Histoire du matérialisme* (t. II), et en mentionnant le nom de Helmholtz « *qui déduit les perceptions des sens d'activités psychiques* » (p. 457<sup>12</sup>), il affirme : « *L'œil fait en quelque sorte un raisonnement fondé sur la vraisemblance, un raisonnement emprunté à l'expérience, une induction incomplète. Nous disons : l'œil fait ce raisonnement. [...] la vision est, dans ce cas, elle-même un raisonnement et le raisonnement se traduit sous la*

19. HELMHOLTZ, *Optique physiologique* (op. cit.), t. II.

*forme d'une représentation visuelle [...]. [§] Ici voir réellement et raisonner ne font qu'un[...].* » (p. 456<sup>12</sup>).

La position de Lange est ce qu'on pourrait appeler un *idéisme physiologique*. Ce n'est pas un idéalisme classique qui repose simplement sur les facultés de l'âme ou les activités purement psychiques, parce que Lange tient toujours compte des organes de la sensation comme l'œil. Mais sous cette réserve, on peut dire qu'il affirme l'idéalisme — en quelque sorte physiologique — contre le matérialisme : « *La lutte entre le corps et l'esprit est terminée à l'avantage de ce dernier ; ainsi commence à être garantie la véritable unité de ce qui existe. [...] notre entière représentation d'une matière et de ses mouvements est le résultat d'une organisation de facultés de sentir purement intellectuelles. [§] Helmholtz a donc complètement raison de ramener l'activité des sens à une espèce de raisonnement.* » (pp. 462-3<sup>12</sup>).

Ce qui nous paraît important ici, c'est que Lange, *précurseur du néo-kantisme*, attache cette thèse au nom de Kant. Nous voici donc au point d'intersection où se rencontrent ces quatre noms, qui semblent au premier abord n'avoir rien à voir entre eux : Valéry, Helmholtz, Lange et Kant :

La physiologie des organes des sens est le kantisme développé ou rectifié, et le système de Kant peut en quelque sorte être regardé comme le programme des découvertes récentes faites sur ce terrain. Un des investigateurs les plus heureux, Helmholtz, a utilisé les conceptions de Kant comme un principe heuristique ; il a ensuite, avec conscience et logique, suivi la voie par laquelle d'autres aussi sont parvenus à rapprocher de notre entendement le mécanisme de l'activité des sens. (p. 437<sup>12</sup>)

On sait très bien que Kant exige comme deux moments de la connaissance, le phénomène et les catégories pures de l'entendement, c'est-à-dire les données de la sensibilité et les formes de pensée qui les articulent (B146)<sup>20</sup>. Les idées de Helmholtz sur les sensations subjectives, surtout *visuelles*, et leurs interprétations par l'esprit, sont mises par Lange dans la filiation kantiste en ceci que Helmholtz comme Kant tient compte des activités de la part de l'esprit comme condition indispensable pour la connaissance. En fait, cet idéalisme physiologique était largement partagé

20. Sur ce point, voir aussi : SIGNORILE, *Paul Valéry, philosophe de l'art*, pp. 91-2. — Ci-après, A et B désignent, selon l'usage la première et la deuxième édition de *Critique de la raison pure*.

au XIX<sup>e</sup> siècle par les scientifiques qui étaient tous, comme Helmholtz, influencés par l'idéalisme de Kant et de Arthur Schopenhauer<sup>21</sup>.

Or, Valéry, qui avait été lecteur de *Théorie physiologique de la musique* de Helmholtz (peut-être vers 1890) et de *Histoire du matérialisme* de Lange (vers 1893), lut assez attentivement *Critique de la raison pure* de Kant (vers 1900) et mentionna à l'époque de « Mémoire sur l'attention » (vers 1904) une fois de plus l'ouvrage de Helmholtz. Le fragment en question du Cahier « Jupiter » (C VI, 130) nous montre en effet que Valéry remarque notamment ces activités de l'esprit qui articule, interprète, et même complète (« *complémentaires subjectifs* ») les sensations brutes ou les phénomènes purs. Ainsi les quatre noms se rencontrent et semblent situés dans une filiation qu'on peut qualifier de kantiste<sup>22</sup>.

Du passage sur la vision (et le dessin) dans le Mémoire, on est ainsi conduit, après un détour par les ouvrages lus par Valéry (Helmholtz, Lange, Kant), à cette conclusion que l'idée principale du Mémoire selon laquelle la connaissance résulte du « système de notations », doit être considérée, afin d'en bien comprendre la portée véritable, en comparaison avec le kantisme même.

#### IV. SYSTÈME DE NOTATIONS OU KANTISME VALÉRYEN.

Valéry commence ainsi la partie la plus décisive du Mémoire :

Nul doute que l'expérience seule puisse augmenter notre savoir. Mais cet événement particulier que je dois prendre pour obstacle ou pour élément

21. « He [Wilhelm Jerusalem] argued [in 1905] that "Rokitansky and Meynert as well as Helmholtz and Du Bois-Reymond are firm idealists and true adherents of Kant and Schopenhauer. They are all firmly convinced of the fact that the world which we have before us is only an appearance and that we can never fathom the somewhat hidden essence behind the appearance" » (McGRATH, *Freud's Discovery of the Unconscious* [op. cit.], p. 144). En ce qui concerne le kantisme physiologique, voir aussi : REED, « Theory, concept, and experiment in the history of psychology » (*loc. cit.*).

22. Fedrigo remarque que « Valéry, en acceptant la "révolution copernicienne" de Kant, est loin de tout penchant idéaliste qui ferait de l'activité consciente un créateur de quoi que ce soit : "ma première découverte, note-t-il, fut anti-idéaliste" (C, XXV, 11) » (p. 83<sup>9</sup>), thèse qu'il faut nuancer, puisque le Mémoire est déjà très idéaliste et que, à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Kant n'était pas considéré comme un simple idéaliste philosophique.

du développement d'une certaine connaissance ne peut être saisi que par l'instrument d'une *notation*. (C VI, 232)

Dans ces phrases qui revendiquent deux sources différentes de la connaissance, *expérience* et *notation*, nous pouvons entendre l'écho d'une voix kantienne : en fait, tout au début de la célèbre introduction, on lit :

Que toute notre connaissance commence avec l'expérience, il n'y a là aucun doute [...].

Mais bien que toute notre connaissance commence *avec* l'expérience, elle ne résulte pas pour autant toute *de* l'expérience. Car il se pourrait bien que notre connaissance d'expérience elle-même soit un composé de ce que nous recevons par des impressions, et de ce que notre propre pouvoir de connaître (à l'occasion simplement des impressions sensibles) produit de lui-même.

(B1)

La part de notre pouvoir connaissant étant, selon Kant, l'entendement et ses concepts purs, on est ainsi naturellement conduit à considérer le « système de notations » de Valéry comme une version valéryenne des catégories kantienne.

### 1 *phénomène pur*

À ce niveau, « *tout semble phénomènes dans une sorte d'équivalence et d'indifférence générales* » ; ce ne sont que « *des images sans bords* », informes et illimitées comme autant de rêves (C VI, 233). La description des phénomènes informes, qui est assez abondante dans le *Mémoire*, l'est moins dans *Critique de la raison pure*. C'est que l'objectif de Kant ne consiste pas dans le « divers » de l'intuition, mais dans la « synthèse » et l'« unité » que l'entendement (à l'aide de l'imagination) lui donne pour avoir la connaissance d'un objet, ce qui constitue une très grande différence entre le poète et le philosophe allemand. Puisque Kant se concentre sur ce processus synthétique, nous ne pouvons citer, en ce qui concerne le caractère informe du phénomène primitif, que quelques remarques simples : « *L'objet indéterminé d'une intuition empirique s'appelle phénomène.* » (B34). S'il manquait « *l'unité synthétique des phénomènes* », l'expérience « *ne serait jamais une connaissance, mais une rhapsodie de perceptions, qui ne s'adapteraient pas les unes aux autres, en un contexte, d'après les règles d'une conscience (possible) universellement liée* » (B195).

## 2 articulation par le système de notations

Valéry remarque très bien ce travail de l'esprit qui « articule » en substituant une connaissance intelligible aux données diverses (C VI, 233) pour donner aux « phénomènes [...] inintelligibles » une signification déterminée (232). La diversité absolue des données immédiates mentales est en quelque sorte structurée par les formes que définit ce système de notations. Or, la théorie kantienne propose un système plus compliqué et plus subtil, en supposant pour chacun de nos deux pouvoirs, sensibilité et entendement, des propriétés formelles, à savoir, pour le premier, l'espace et le temps comme « deux formes pures de l'intuition sensible » (B36) qui rend possible les expériences sensibles (B38 et 46), et pour le dernier, les catégories pures qui donne l'unité à celles-ci. C'est l'entendement qui donne l'unité à cette synthèse intuitive par ses « concepts purs », et « par leur moyen seulement en effet, il peut comprendre quelque chose dans le divers de l'intuition, c'est-à-dire penser un objet de cette intuition » (B102-6), tout comme écrit Valéry : « les phénomènes, par eux-mêmes inintelligibles, peuvent recevoir des significations, [...] en tant seulement qu'ils peuvent être notés » par le « système de notations » (C VI, 232).

À travers tous ces arguments sur l'intuition et l'entendement, Kant vise toujours à ce qui est formel dans nos activités de connaissance (B74-5). Et le « système de notations » est une version valéryenne des formes pures de l'intuition et des catégories pures de l'entendement chez Kant. Leur fonction consiste à imposer aux phénomènes bruts une certaine forme qui permet de ramener ces données informes à une connaissance intelligible.

## 3 existence a priori du système de notations

Or, cette forme qui rend possible la connaissance ne peut être *a posteriori*, ni tirée des expériences répétées, mais doit être *a priori*, tout en préexistant à toutes les connaissances particulières. Il ne s'agit pas, évidemment, de la préexistence empirique et temporelle ou d'une sorte d'innéité métaphysique et religieuse, mais de la forme déterminante *a priori* de la connaissance. Valéry en est bien conscient : tandis que l'expérience est déterminée par le système de notations, celui-ci ne doit jamais être modifié par elle.

[...] elle ne peut altérer aucun des termes dont elles [*les propositions de l'expérience*] sont faites, ni le système de ces termes, ni enfin les règles de combinaison qui servent à les unir et qui sont réciproques de leur pluralité. Quelles que soient les propositions de l'expérience, LEURS ÉLÉMENTS PRÉEXISTAIENT À L'ÉTAT LIBRE — comme les mots sont dénoués dans un lexique — et LEURS FORMES PRÉEXISTAIENT DISPONIBLES ET VIDES. Mais, au lieu que l'expérience (c'est-à-dire une proposition entre autres) ne peut déranger ce système préétabli dans lequel toutes les propositions sont également possibles, ce système, une fois choisi, commande l'aspect et la conséquence de l'expérience car IL S'IMPRIME AUX PHÉNOMÈNES ET TOUT D'ABORD LES RAPPORTE À SA STRUCTURE, DANS UN TEMPS QUI PRÉCÈDE NÉCESSAIREMENT TOUTE PROPOSITION. (C VI, 232)

Et il ajoute dans une autre version qu'« *il faut entendre que cette préexistence n'est pas métaphysique — mais résulte simplement de la notation* » (C VI, 232). Il s'agit d'« une règle des observations [§] règle prescrite [§] a priori [§] suivant un [§] plan fait d'avance » (P 168v°).

On connaît bien l'apriorisme de Kant qui distingue, ici comme ailleurs, deux moments du pouvoir de la connaissance, sensibilité et entendement (B125-6). En effet, Kant prouve après une longue « déduction transcendantale », que les concepts *a priori*, c'est-à-dire les catégories, « *contiennent [...] les principes de la possibilité de toute expérience en général* » (B167). Ainsi, chez Kant aussi, ce sont des formes *a priori* et *préexistantes* (au sens non empirique, mais transcendantal) qui déterminent chaque expérience particulière et rendent possible la connaissance.

#### 4 la double existence de l'expérience

Il résulte inévitablement de cette théorie aprioriste une conséquence importante : *la double existence de l'expérience*. Si le système de notations imprime sa structure aux phénomènes pour rendre possible l'expérience d'un objet, celui-ci *appartient à la fois au sujet et au monde*. C'est bien un objet du monde, par exemple un arbre devant moi, mais il n'est d'autre part que ce qui est constitué par le système de notations :

Une expérience paraît alors comme une proposition *doublement connexe* — ou pouvant être construite de deux façons indépendantes : d'une part, c'est une pure liaison intelligible entre éléments d'un certain système, mais elle est, d'autre part, une relation qui se montre régulièrement si j'applique au phénomène ce système de notations. Mes impressions éveillent ensemble divers éléments discrets qui se trouvent coordonnés et me procurent un objet

de pensée *tel que j'aurais pu le former de moi seul*. Je ne l'ai pas fait ; j'aurais pu le faire ; et il s'est fait de mes éléments reconnus. Cet objet est donc, à la fois, formé sans que j'intervienne, et identique à ceux que je sais construire. (C VI, 233-4)

Kant n'utilise pas, comme on le sait, cette expression valéryenne de *double existence*. Mais si l'expérience ne résulte que de l'application des catégories pures et des formes de l'intuition, et partant, si c'est l'entendement qui donne à la nature ses lois, et non pas le contraire, il est clair que, chez Kant aussi, l'objet de l'expérience a ce caractère, appartenant tant au sujet (parce qu'il ne peut apparaître comme tel qu'après l'application des catégories) qu'au monde (parce que l'expérience concerne précisément le monde objectif).

Cela nous fait penser à la distinction de l'*idéalisme transcendantal* et du *réalisme transcendantal*, faite dans la première édition de *Critique*. Celui-là, adopté par Kant, est une doctrine qui concerne seulement les phénomènes (intérieurs et extérieurs) considérés comme simple représentation, sans donner l'existence, d'une manière abusive, à la chose en soi. Au contraire, celui-ci regarde l'espace et le temps comme quelque chose de donné en soi, indépendamment de notre sensibilité et de notre représentation.

C'est justement ce réaliste transcendantal qui, par la suite, joue l'idéaliste empirique : après avoir faussement supposé que, pour être des objets extérieurs, les objets des sens devraient avoir aussi leur existence en eux-mêmes et indépendamment des sens, il trouve, à ce point de vue toutes les représentations de nos sens insuffisantes à en rendre certaine la réalité.

L'idéaliste transcendantal, au contraire, peut être un réaliste empirique, et par conséquent, [...] un *dualiste*, c'est-à-dire accorder l'existence de la matière, sans sortir de la simple conscience de soi-même. (A369-70)

Tandis que l'idéalisme empirique est un réalisme transcendantal qui suppose « *fausseté* » l'existence des choses en soi, l'idéalisme kantien est un réalisme empirique, et admet volontiers l'existence empirique des choses, conçues par nos formes de sensibilité et nos concepts. L'objet (ou l'expérience) assume donc, chez Kant aussi, une sorte de *dualité*, tout comme, chez Valéry, il a cette caractéristique de double existence.

## 5 l'expérience qui restreint

Nous arrivons ainsi à l'idée d'*expérience qui restreint*. Dans les passages que nous allons citer, le parallélisme logique entre les deux penseurs est surprenant et leurs démarches intellectuelles sont semblables à s'y méprendre. Citons d'abord Valéry :

Cet objet est donc, à la fois, formé sans que j'intervienne, et identique à ceux que je sais construire. De là vient la valeur immédiate de l'expérience qui est de restreindre le nombre des propositions que je puis penser.  
(C VI, 234)

Et Kant d'affirmer :

[...] tous les phénomènes de la nature doivent être soumis quant à leur liaison aux catégories, dont la nature [...] dépend comme du fondement originaire de sa conformité nécessaire à la loi [...]. Mais prescrire davantage de lois que celles sur lesquelles repose une *nature en général*, comme conformité des phénomènes à la loi dans l'espace et le temps, c'est à quoi ne suffit pas la faculté pure de l'entendement, capable de prescrire *a priori* des lois aux phénomènes par de simples catégories. Des lois particulières, puisqu'elles concernent des phénomènes empiriquement déterminés, ne peuvent être *complètement dérivées* des catégories, quoiqu'elles leur soient toutes dans leur ensemble soumises. Il faut le secours de l'expérience pour apprendre à connaître ces dernières lois *en général*.  
(B165)

Le système de notations ainsi que les catégories pures de l'entendement ne sont que des formes vides *a priori*. Chez Valéry, les « *éléments* » des « *propositions de l'expérience* » « *préexistaient à l'état libre [...] et leurs formes préexistaient disponibles et vides* » (C VI, 232), de même que, chez Kant, les concepts purs sont « *de simples formes de pensée, sans réalité objective* » (B148). De sorte que ces formes *a priori*, qui déterminent certes l'expérience en général ou, ce qui revient au même, la possibilité générale de la connaissance, ne prouvent pas l'existence réelle de l'objet de l'expérience. C'est pourquoi, selon Valéry, le système de notations ne suffit pas à augmenter nos connaissances, si on ne recourt pas à l'expérience : « *L'accroissement de notre savoir consiste à retenir certaines propositions de préférence à d'autres — les unes et les autres étant formées de termes qui appartiennent au même système de notations. L'expérience peut fortifier les unes et infirmer les autres [...].* » (C VI, 232). C'est que le système de notations peut constituer, au moins au niveau formel, plus d'expériences possibles qu'il n'en

existe dans la réalité, au moyen de ses « *termes dont le caractère principal est qu'ils peuvent entrer dans une quantité d'associations différentes* » (233). L'expérience réelle limite cette possibilité de l'expérience, et nous fait ainsi savoir ce qui est vraiment réel<sup>23</sup>. De même, d'après Kant, les concepts étant « *vides d'objets* », « *notre intuition sensible et empirique peut seule leur procurer sens et signification* » ; c'est pourquoi l'« *élargissement des concepts au-delà de notre intuition sensible ne nous est d'aucun secours* », ou leur usage hors de « *cette restriction* » ne donne qu'une simple pensée (B148-9). Il est évident, de ce qui précède, que Kant et Valéry développent un argument dont la forme logique est, à la terminologie près, tout à fait identique. *Le dédoublement est ici parfaitement réalisé*. Il semble que Valéry, qui a lu *Critique de la raison pure*, a été considérablement influencé par la philosophie kantienne. Cela va jusqu'à la critique de la manière de poser un problème, qui est la tâche centrale du philosophe allemand, mais aussi celle de « *Mémoire sur l'attention* ».

#### V. POSER LÉGITIMEMENT LE PROBLÈME.

En effet, le point capital du *Mémoire*, du moins tel que Valéry nous l'a laissé sous sa forme inachevée, est de savoir comment poser correctement et d'une manière efficace le problème concernant l'attention et la psychologie en général. Le titre du chapitre premier, « *Le problème et son domaine* », le montre déjà très bien, et dès le début, Valéry émet sa question centrale : « *Par quel tour volontaire changerai-je ces pouvoirs [naturels de l'attention] en PROBLÈMES VÉRITABLES [...]* » (C VI, 229). Résumons l'argument de Valéry sur la critique du problème. Quoique, dans l'état ordinaire, « *je connaisse complètement l'attention* », cette connaissance naturelle ne peut être celle de la science, puisque, bien qu'« *achevée* », elle n'est pas « *régulière* ». De plus, on ne peut distinguer correctement ce pouvoir naturel de l'attention et la connaissance sur ce pouvoir (une sorte de méta-connaissance). Si on recourt à une certaine idée de forme dégagée, on ne connaît pas la portée dans laquelle elle serait valable comme concept général. Si, d'autre part, on recourt à un mécanisme moteur

23. En 1906, Valéry résume ainsi ce mécanisme : « *Ce que nous empruntons à l'expérience, ce ne sont que des restrictions.* » (C, IV, 124).

expliquant l'attention, le rapport exact entre ce mécanisme et la conscience reste toujours inconnu. De là, cette conclusion importante : « *Je ne trouve donc pas — à parler rigoureusement — de problème de l'attention.* » (231).

Il est indéniable qu'il existe un pouvoir naturel d'attention. Puisque la *forme* générale dégagée arbitrairement et l'explication par le *mécanisme moteur* sont impuissantes, il reste, pour avoir une méta-connaissance *sur* ce pouvoir, cette seule possibilité de *l'imitation*, que Valéry mentionne tout au début du texte : « [...] *je les [diverses formes, attention, mémoire, etc.] imite sûrement, tantôt simplifiées, tantôt jusqu'à l'identité intérieure et à la plastique.* » (C VI, 229). Ce serait la seule possibilité pour connaître ce qu'est l'attention. Pourtant, « *si je me demande "qu'est-ce que l'attention ?" et si je ne me contente d'une certaine mimique plus ou moins pénétrante et profonde, ma question est sans force* » (231).

Alors, que nous reste-t-il de la méthode pour connaître l'attention ? N'y a-t-il vraiment pas de problème concernant l'attention, celle-ci étant une fabrication fictive du mot ? S'il est vrai que « *cette attention issue du sens ordinaire ne peut nous servir de PROBLÈME par elle-même, à moins de lui faire subir des transformations qui la rendent méconnaissable, c'est-à-dire de changer insidieusement l'objet de notre étude* » (C VI, 225), comment pouvons-nous atteindre au véritable objet psychologique que doit désigner le mot *attention* ? Voyons ce qu'a écrit Valéry :

Le sens du mot attention ne peut être pris pour problème —  
En effet — 1° pas de données — indéterminées  
2° Ce sens est une série divergente  
3° donc il n'y a pas d'objet — de recherche  
ce que prouve le 1<sup>er</sup> §.  
3° bis. Mais seulement une direction — intuitive —  
4° donc il faut créer cet objet — — développ[emen]t  
5° Or cet objet est invisible —  
Donc il faut le définir d'autorité K  
L'objet de la science est toujours une construction (p° 170)

L'objet en question n'existe donc pas quelque part en soi, il ne nous est pas donné tel quel d'une manière naturelle et directe. *Il doit être construit :*

Je n'ai pas voulu regarder l'Attention comme donnée ni partir de la notion que nous en avons.

J'ai voulu, au contraire, arriver par une suite de déterminations croissantes à quelque *notion*, qui dans un système scientifique de psychologie, tiendrait à peu près la place de l'attention dans notre connaissance ordinaire de l'« esprit ».

(C VI, 225)

Cette méthode pour aboutir à la véritable notion de l'attention et pour la constituer en *vrai problème*, ne peut être réalisée, d'après Valéry, que par le *système de notations*.

Pourquoi ? Parce que ce système seul permet de construire les vrais objets de la psychologie. Comme la méthode psychophysiologique, celle de Ribot à titre d'exemple, ne peut expliciter les correspondances exactes entre le mécanisme moteur et les phénomènes conscients, et comme la théorie qui se fonde sur elle est inévitablement divisée par cette dichotomie irréductible, nous ne pouvons jamais atteindre à une explication définitive et ultime des phénomènes psychologiques au moyen des expérimentations : « *la multiplication et la finesse des expériences* » ne nous fait entrer que « *dans une infinité certaine* » (C VI, 231). Par contre, un système de notations, choisi une fois pour toutes, peut construire les objets sur un plan méthodiquement réduit, c'est-à-dire dans une sorte de langage dont les termes se combinent l'un à l'autre d'une manière complètement régulière. Ainsi, nous pouvons avoir, grâce à ce système, diverses combinaisons de termes (« *proposition* », dit Valéry) dont on examine ensuite, comme le fait Kant, leur existence réelle. C'est pourquoi, quand Valéry pense aux manques de ce système et à la difficulté qui résulte de la dichotomie nuisible de la psychophysiologie, il écrit : « [...] *je n'ai pas de moyen de tirer de l'expérience une proposition nette, et je n'ai pas de proposition nette à faire juger par le fait.* [§] *Ni le nombre des expériences, ni leur éclat ne lèveront cette difficulté, qui n'est pas de leur ordre.* » (231-2).

Le système de notations par les diverses combinaisons de ses termes exprime les objets possibles de la psychologie. Toutes les questions sur les phénomènes psychologiques doivent avoir leur réponse parmi ces combinaisons prescrites d'avance par ce système. C'est pour cette raison que, face à l'absence même de celui-ci, Valéry ne fait que dire : « [...] *j'ignore jusqu'à l'espèce de la réponse et je n'ai pas prescrit ce que je voudrais savoir.* » (C VI, 231). En revanche, le système de notations esquisse préalablement tous les objets possibles dont l'« *existence* » est « *double* » (à la fois subjective et objective), et prédétermine la

réponse parmi ces possibilités. Il n'y a qu'à chercher parmi les combinaisons possibles des termes la réponse désirée :

C'est [...] cette double existence qui fait légitimes les problèmes : nous ne pouvons dresser de question que nous n'en possédions, par là même, quelques réponses provisoires et *simplement* données : nous retiendrons seulement celle qui sera *aussi* retrouvée en laissant les phénomènes unir ces termes d'une diversité connue, qui m'appartiennent chacun selon son espèce. (C VI, 234)

C'est donc le système de notations qui nous permet seul de *poser correctement le problème*, et partant, de définir l'attention, le sujet même du Mémoire, comme « *une certaine modification dans un système* » (C VI, 228).

« *Je ne trouve donc pas — à parler rigoureusement — de problème de l'attention.* ». Cette phrase tient sans aucun doute une place capitale dans « Mémoire sur l'attention ». Elle avance que le problème de l'attention posé par la psychologie n'est pas "légitime" et que c'est en fin de compte une question impossible ou dont la réponse n'existerait pas. Valéry fait précisément une *critique de problème* en examinant les fondements sur lesquels se pose le problème. Cela nous amène une fois de plus à la philosophie kantienne.

En effet, Kant remarque aussi l'importance de la position correcte du problème : « *C'est déjà une grande et nécessaire preuve de sagesse et de pénétration que de savoir ce que l'on doit raisonnablement demander.* » (B82). Tout comme Valéry exige que l'on prédétermine, par la sélection préalable d'un système de notations, « *l'espèce de la réponse* » (C VI, 231) et ce que l'on veut vraiment savoir, Kant revendique de déterminer, avant qu'il y ait l'expérience concrète, le principe qui permet de prescrire d'avance les connaissances possibles : les chercheurs de la nature comme Galilée « *comprirent que la raison n'aperçoit que ce qu'elle produit elle-même d'après son projet, qu'elle doit PRENDRE LES DEVANTS avec les principes qui déterminent ses jugements suivant des lois constantes, et FORCER LA NATURE À RÉPONDRE À SES QUESTIONS, au lieu de se laisser conduire par elle comme à la laisse* » (BXIII). Et pour la métaphysique, il dit que « *nous ne connaissons a priori des choses que ce que nous y mettons nous-mêmes* » (BXVIII). Ce principe que nous mettons dans les choses consiste, d'après Kant, en concepts purs de l'entendement. Kant éclaircit ainsi le fondement de l'expérience en géné-

ral et de la science naturelle : la connaissance légitime d'un objet ne résulte que d'une combinaison du divers sensible et de la catégorie de l'entendement comme « *formes de pensée* ».

Cette réflexion lui a permis de critiquer efficacement le raisonnement métaphysique par la « *raison* » qui « *ne se rapporte [...] jamais immédiatement à l'expérience [...] mais à l'entendement, pour donner au divers des connaissances de celui-ci une unité a priori grâce à des concepts* » (B359). Séparée de l'expérience, cette « *unité de raison* » peut causer souvent un raisonnement vide sans aucune validité objectivée. Les arguments métaphysiques sur l'âme autonome et immortelle, le commencement du monde, ses limites dans l'espace, ses parties simples, sa condition absolue, ses lois nécessaires, et l'existence de Dieu, résultent tous de l'usage *transcendant*, c'est-à-dire hors de l'expérience, de la raison pure. La dialectique transcendantale de Kant met en question de la sorte trois domaines principaux, la psychologie, la cosmologie et la théologie, et les critique pour prouver que *leurs problèmes sont impossibles et illégitimes*. Voyons, à titre d'exemple, ce que dit Kant sur l'antinomie cosmologique :

[...] s'il se trouve que dans les deux cas [*affirmation et négation du problème cosmologique*] on aboutit à un pur non-sens, c'est là pour nous une invitation pressante et fondée d'avoir à examiner notre question elle-même de manière critique, et à voir si elle ne reposerait pas sur une présupposition dénuée de fondement, et si elle ne jouerait pas avec une idée qui trahit mieux sa fausseté dans son application et dans ses conséquences que dans sa représentation abstraite. (B513)

Kant et Valéry se rencontrent ici une fois de plus en ceci qu'ils demandent tous les deux la détermination préalable du principe qui permet la connaissance valable d'un objet réel à l'aide des restrictions de l'expérience. Par le système valéryen de notations, adopté d'avance, on peut poser la question dont on possède d'avance « *quelques réponses provisoires et simplement données* » (C VI, 234) qui sont vérifiées ensuite par l'expérience, de même que les catégories pures de l'entendement kantienne dont l'existence est supposée *a priori*, déterminent préalablement les expériences possibles, leur validité objective étant ensuite donnée ou non par l'intuition sensible. Grâce à ces théories soigneusement construites, les deux penseurs sont ainsi capables de critiquer les problèmes.

Mais il faut bien remarquer aussi leur différence. La critique

de Kant revient en fin de compte à la condamnation de l'usage *transcendant* de la raison pure en dehors des expériences réelles. Bien que Valéry parle du système *a priori* de notations, la critique valéryenne vise, à la différence de celle de Kant, au manque de l'unité qui doit être réalisée par le système. Chez Kant, les catégories pures de l'entendement existent, — le fait que nous pouvons juger le montre bien, puisque ce sont précisément elles qui permettent ces jugements-là — et leurs validités objectives sont démontrées aussi par la déduction transcendantale. Pour Valéry, au contraire, l'existence du système de notations qui réaliserait une psychologie scientifique *n'est pas encore démontrée*. Ce système est simplement revendiqué pour qu'il puisse y avoir une psychologie raisonnable. Aux yeux de Valéry, Kant n'a pas suffisamment critiqué le problème et essayé de le résoudre bien qu'il soit posé de façon inadéquate (c'est-à-dire, selon Valéry, sans connaître d'avance le genre de la réponse) :

Que de philosophes — Kant en tête — se sont plus occupés de *résoudre* que de *poser*, le problème.

En le posant, il faut poser aussi de quoi le résoudre. (C V, 29)

C'est pourquoi Valéry, plus radical que Kant, est conduit à la réflexion sur les conditions foncières du système, et se demande s'il est vraiment possible. On comprend la véritable portée de cette question et sa nature radicale, si on pense au cas où Kant nierait l'existence des catégories pures ou à une philosophie qui essaierait d'expliquer la connaissance sans recourir aux concepts. On serait alors dans un monde fluide et infiniment variable, mais c'est à partir de cela que l'on devrait expliquer la genèse de la connaissance certaine et solide. Ce serait une tentative délirante.

## VI. « DÉMONSTRATION D'EXISTENCE ».

Quoi qu'il en soit, sans tenir compte de ces préoccupations de Valéry, on ne peut jamais mesurer correctement la véritable signification des mots *démonstration d'existence*, qui se trouvent seuls et isolés à la fin du Mémoire de manière plus ou moins mystérieuse (C VI, 240). Mais démontrer l'existence de quoi ? Il faut prouver que le problème de l'attention diversement traité par la psychologie a une existence véritable et est posé légitimement.

L'expression apparaît parmi les premiers fragments rédigés dans le paragraphe qui correspond à peu près au début du Mémoire (F°6). En même temps qu'il critique l'insuffisance de la connaissance et de la faculté naturelles de l'attention, Valéry condamne aussi le langage ordinaire et celui de la psychologie pour leur manque de précision. Les problèmes autour de l'attention ne sont que verbaux :

Ce sont des mots - avec des simulations etc.

Ces mots n'ont pas de définition - série infinie [...]

Il ne faut donc pas leur chercher de déf[inition] -

et il n'y a pas de problème de l'attention- (F°5)

Plus précisément, « ces mots ne désignent ni chose visible comme une fleur, un muscle, ... ni une abstraction régulière et aisée à dégager comme couleur - ni un acte imitable complètement comme saisir[.] ni une définition géométrique » ; ainsi, « une véritable démonstration de l'existence [est] nécessaire si on voulait se servir de ces mots - et il faudrait montrer que l'attention est nécessaire - découle de la nature de la connaissance » (F°14)<sup>24</sup>.

La nécessité de la démonstration de l'existence du problème de l'attention étant ainsi montrée, qu'est-ce qui nous permet de le faire ? Valéry écrit dans le brouillon du deuxième état : « pour cette démonstration il faut ce qu'il faut - il faut de quoi construire uniformément » (F°16v°). La démonstration serait faite dans un système préalablement établi, parce que la notion valable de l'attention ne serait construite que dans un système *a priori*. C'est dire qu'il faut prescrire d'avance les principes concernant la position des problèmes et leurs réponses. En d'autres termes, « il n'y a pas de problème de l'attention tant que n[ous] ignorons où n[ous] porter pour voir le problème - quels seront les instruments de la solution ou du traitement - enfin ce que n[ous] voulons savoir précisément - [§] ici développer l'a priori - la dém[onstration] de l'existence » (F°152). Par conséquent, « n[ous] serons obligés de procéder [...] à une démonstration d'existence [...] [§] Mais pour la faire il faut commencer par le commencement [§] esquisser une représentation définie -

24. Voir aussi : « Esquisse de la démonstration de l'existence ou est-ce que l'att[ention] est nécessaire ? » (F°201).

de l'homme [§] dans laquelle on introduit pourra faire les [§] constructions demandées - [§] Ainsi la  $\psi$  [psychologie] n'est possible comme science que si tout phén[omène] peut être retrouvé par une autre voie - telle que tout soit du même plan -» (n° 191). Valéry parle ici de la double existence de l'objet réalisée dans le système de notations. La notion de l'attention doit être définie, si l'on veut obtenir une certaine rigueur scientifique, dans ce système représentatif inaltérable une fois choisi.

Valéry définit alors l'attention comme « *une certaine modification dans un système* » (C VI, 228). Si le monde psychique obéit inévitablement au changement temporel, s'il n'est donc que la suite d'états mentaux, le système de notations doit lui aussi représenter cette variation incessante. La définition valéryenne de l'attention dépend complètement de cette théorie de variation mentale qui est le fondement même du « Système ».

La déf[inition] de l'attention dépend du système choisi p[our] représenter la connaissance. L'ambiguïté et l'impureté des syst[èmes] employés rendent la définition flottante et inutile - Je la considère comme modif[ication] d'un certain système - mais ce syst[ème] doit dès l'origine être capable de cette modification - Je choisis le système des accommodations.

Que conserve ce système à travers tout?

Comment passe-t-il de A à B?

Pour que l'attention soit, il faut admettre ceci - que un état donné A peut conduire à plusieurs P, Q, R - - que la route est déterminée par le système annexé à l'état - que ce système dépend de A et d'un potentiel - (ff. 171-2)

L'attention comme faculté distincte n'existe donc pas : « En réalité elle ne commence pas - car elle n'existe pas. [§] C'est une corresp[ondance] ou concordance plus ou moins étroite qui se serre d'elle-même - -» (n° 198).

Mais cette démonstration d'existence est-elle bien achevée et réussie? La définition de l'attention suppose l'existence du système représentatif. Mais est-ce que celle-ci est bien démontrée? Valéry n'a pu prouver qu'il y a un système de notations dans notre faculté de connaissance, ni qu'on le possède en réalité, esquissant seulement ce qui devait être un système de notations. Le passage suivant montre bien, par un saut logique difficilement visible, la difficulté à laquelle se heurte Valéry :

[...] les difficultés sont si grandes, les instruments si suspects

et la nécessité d'en constituer de plus puissants et de plus rigoureux si évidente que j'ai préféré construire dès le commencement une sorte de modèle<sup>25</sup> [...].

En vérité je ne vois point d'autre objet aux sciences et jusqu'à la psychologie que de construire une représentation conforme des phénomènes. Plus précisément le but serait de faire correspondre à un phénomène quelconque [...] proposé le groupe des pouvoirs élémentaires par lesquels ce phénomène est comme modifié s'il y a lien, par l'être vivant. Chaque phénomène est ainsi représenté dans la conscience par une certaine coordination ou accommodation qui varient suivant des lois. (ff. 176v<sup>o</sup>-177)

Ce que Valéry essaie de faire ici consiste à vrai dire en deux moments qui ne sont pas nécessairement identiques. Une chose est de « construire dès le commencement une sorte de modèle » sans « poursuivre systématiquement des observations psychologiques » (F<sup>o</sup> 176) (puisque c'est trop difficile), une autre est de « faire correspondre à un phénomène quelconque [...] proposé le groupe des pouvoirs élémentaires » de notre esprit. Car, nous allons le voir, on peut construire le système de notations de plusieurs manières, donc d'une façon tout à fait arbitraire. On est libre, comme le fait Valéry dans le *Mémoire*, de le décrire à son gré et de déterminer ses détails comme on le veut. Mais il faut démontrer, pour qu'il ait une validité objective, l'existence d'une correspondance entre le système et le phénomène mental. Et la construction du système représentatif, qui n'est enfin dans le *Mémoire* qu'une simple esquisse, ne suffit pas à la démonstration de sa validité objective. « Construire une représentation conforme des phénomènes » est donc complètement différent de « construire dès le commencement une sorte de modèle ». Cette conformité entre le système représentatif et le phénomène reste à prouver.

Ici comme ailleurs, c'est aussi un problème kantien, parce que, chez Kant aussi, la validité objective des catégories pures de l'entendement à l'égard du divers de l'intuition sensible doit être prouvée, quoique la démonstration ne soit pas nécessaire pour les deux formes de l'intuition — espace et temps — sans lesquelles rien ne pourrait être donné comme phénomène (B121-3). Pour démontrer cette *conformité* entre l'entendement et la sensibilité,

25. Voir aussi : « Je pars moi-même de l'état vague pour me conduire à la représentation précise — [§] Le but étant marqué — je parle des instruments et des conditions que je donne a priori à l'état final » (F<sup>o</sup> 142).

le philosophe a trouvé nécessaire toute une « *déduction transcendante* ».

Valéry semble en connaître l'importance : elle prouve la validité objective du système de notations, c'est-à-dire la correspondance du concept et de la sensibilité. Il écrit dans un Cahier de 1901 : « *La difficulté est en somme de trouver comment un signe correspond à un domaine de déterminations — — et comment un signe correspond à 1 seule chose identique de l'esprit. [§] Rien ne prouve que ce langage soit bien fait — utilement pour le psychologue.* » (C IV, 239). Et la « *déduction* » kantienne ne suffit pas pour Valéry. Chez Kant, par sa « *déduction métaphysique* » (B159) que nous allons examiner plus loin, l'existence unique du système des catégories pures est démontrée comme certaine. De sorte que, si la nécessité d'un certain système pour la connaissance est prouvée, ce système des catégories obtient en quelque sorte automatiquement une validité objective. Mais, s'il peut exister plusieurs systèmes de notations, cette « *déduction transcendante* » ne peut être qu'imparfaite.

Voyons d'abord ce qu'est la « *déduction métaphysique* ». — À la différence de l'intuition sensible, « *l'entendement en général peut être représenté comme un pouvoir de juger* ». Il en résulte que « *les fonctions de l'entendement peuvent [...] être toutes trouvées, si on peut présenter de façon complète les fonctions de l'unité dans les jugements* ». Et Kant considère cette tâche « *tout à fait réalisable* » (B93-4). En effet, il montre par la suite le tableau des fonctions logiques (qui en compte douze) de l'entendement, et en déduit les concepts purs de l'entendement. Leur nombre est donc exactement le même (B105). Le philosophe croit de la sorte avoir pu parfaitement déterminer la nature même de l'entendement. Autrement dit, il ne suppose aucune possibilité que les catégories pures soient déterminées de manière autre que la sienne.

Cette existence unique du tableau des catégories soutient tout l'argument de la « *déduction transcendante* ». Le principe majeur par lequel est démontrée la validité objective des catégories dépend de ceci que « *l'expérience (quant à la forme de la pensée) n'est possible que par elles* » (B126). Puisque, sans s'être liées l'une à l'autre dans une conscience, aucune des représentations ne peut être pensée ou connue, elles doivent avoir « *en commun l'acte de l'aperception, je pense* », et « *être saisies ensemble en une conscience de soi* ». Et puisque c'est ainsi que le divers de l'intuition peut avoir une *valeur objective* (B136-8), cette « *unité* »

transcendantale de l'aperception » est l'unité objective, et non pas l'unité subjective de la conscience (B139). Or, ce n'est qu'un produit du « jugement » — entendu, non pas comme une activité purement subjective, mais comme un travail qui donne naissance à un rapport « objectivement valable » —, parce que cette unité « n'est rien d'autre que la manière d'amener des connaissances données à l'unité objective de l'aperception » (B141-2). Alors, comme les fonctions logiques du jugement dépendent des catégories, celles-ci servent aux données d'unité qui les rend connaissables (B143).

Telle est la “déduction transcendantale” ou démonstration de la validité objective des catégories. On pourrait la résumer ainsi : la connaissance d'un objet n'est rendue possible que par l'unité synthétique de l'aperception qui réunit le divers ; cette unité dépend de la fonction logique de l'entendement, donc de sa catégorie pure ; en conséquence, ce sont précisément les catégories qui rendent possible l'expérience d'un objet. Pour avoir une perception d'une maison, il faut non seulement l'intuition sensible (le divers et la forme de l'espace), mais aussi l'unité synthétique qui est, dans ce cas-là, la catégorie de la *quantité* (B162).

Mais, on peut se demander si cette unité se fait toujours conformément aux fonctions logiques de l'entendement telles qu'elles sont prescrites par Kant. À notre avis, il est bien possible que les représentations diverses se réunissent non par les catégories kantienne, mais par d'autres systèmes unificateurs. Kant n'a pu concevoir cette possibilité, puisque, dès le début de la recherche, il croyait pouvoir déterminer toutes les fonctions de l'entendement humain. Si les catégories peuvent être ainsi prédéterminées et que la nécessité de l'unité, en tant que condition *sine qua non* de la connaissance, est prouvée, il en résulte nécessairement que l'unité synthétique se fait toujours d'après elles chaque fois qu'il y a la connaissance. Puisque Kant ne supposait qu'un seul tableau des catégories, il a été conduit à penser que l'unité ne peut se réaliser d'après d'autres systèmes unificateurs.

Telle est la raison, selon nous, pour laquelle Valéry s'est trouvé face à une difficulté presque insurmontable quand il essayait de faire la « démonstration d'existence ». Pour démontrer l'existence du problème de l'attention, il faut d'abord démontrer l'existence d'un système de notations dans lequel on définit ce qu'est l'attention. Valéry a pu déterminer assez en détail les caractères de ce système, mais sa validité objective restait à prouver. À la

différence de la déduction kantienne, il ne peut pas la démontrer par ce fait seul, bien admis par Valéry lui-même, qu'il faut un certain système de notations (les catégories chez Kant) pour avoir la connaissance d'un objet. Car, alors que, chez Kant, le système des catégories est seul et unique, d'après Valéry, plusieurs systèmes sont possibles : « *Comme on peut tirer du même ensemble d'impressions un nombre indéfini d'objets de pensée différents, il y a une foule de systèmes possibles de notation.* » (C VI, 232). Autrement dit, « *le phénomène est informe, on le délite comme on veut* » (233). Alors, on peut comprendre pourquoi la déduction kantienne ne suffit pas chez Valéry, et d'ailleurs combien l'embarras qu'il éprouve dans le *Mémoire* est infranchissable. Si les lois sont uniques, leur validité objective peut être prouvée par la simple nécessité des lois. Mais si plusieurs systèmes de lois sont possibles, il faut montrer aussi la raison spécifique pour laquelle tel ou tel système de lois est valable objectivement.

Que la division du phénomène pur soit « possible de  $n$  façons » (n° 143) n'est pas une simple observation théorique. C'est une remarque qui se fonde sur un exemple réel, voire une exigence pour qu'il y ait une psychologie rationalisée. Remarque, d'abord : il y a du moins deux modes de notations, celle du *langage ordinaire* et celle de la *science* : « notation naturelle [§] notations scientifiques [§] indétermination de la notation – en général?  $\infty^n$  »; Valéry écrit un peu plus loin : «  $n$  modes [§] Langage ordinaire [§] Langage scientifique » (n° 200<sup>v</sup>). D'où l'exigence de la notation rationnelle de la psychologie et le refus du langage ordinaire (C VI, 238). On voit alors clairement ce qui manque, aux yeux de Valéry, dans la déduction kantienne. Puisqu'il existe une notation « vulgaire » (« non analytique = inconsciente = faite invisiblement ») et une notation « scientifique » (« expression rationnelle – création syst[ématique] de l'objet [§] opérations énumérées – [§] uniformité ») (n° 221), et que toutes les deux sont capables d'articuler à leur manière le phénomène pour rendre possible la connaissance d'un objet, il faut montrer, en plus de la nécessité du système de notations (les deux satisfont à cette condition), *la preuve de l'existence de la seconde et la raison de l'insuffisance de la première pour la psychologie scientifique.*

L'argument de Kant ne peut satisfaire cette exigence. Nous avons vu que sa « déduction métaphysique » des catégories dépend

entièrement du tableau soi-disant complet des fonctions logiques de l'entendement qui détermine tous les jugements possibles. Mais il se peut que cette démonstration soit remise en cause par le défaut du langage ordinaire. Valéry en est bien conscient :

Kant a eu l'idée de regarder comme un problème la forme des jugements. Il n'a pas eu l'idée de regarder un problème plus primitif, celui de l'existence même du \*JUGEMENT. Il a conclu du langage à la réalité. Il a cru que le jugement était parce qu'on peut le parler et le former en parole et le prendre ou quitter *après* ou *pour* des faits mentaux purs.. Mais le jugement doit être rigoureusement caractérisé dans son *existence*. On voit alors le jugement particulier comme entièrement dépendant d'une certaine subdivision donnée [par] le langage — ou *un* langage — subdivision obtenue à l'aide de propriétés irrationnelles sur une diversité d'impressions —.

(C VI, 34)<sup>26</sup>

Ce passage nous est d'autant plus curieux qu'il nous fait penser à la "déduction métaphysique" de *Critique de la raison pure*, qui consiste à déduire les catégories à partir des fonctions logiques du jugement. Kant n'a pas douté de l'existence de ces fonctions du jugement, qui seraient fictives et résulteraient simplement des défauts du langage ordinaire. Valéry semble dire qu'il ne peut admettre la déduction kantienne comme une démonstration valable, tant que Kant ne se débarrasse pas du défaut linguistique.

Le passage du particulier au général est-il réel ?

Critiquer Kant. Les jugements sont formes verbales.

Qu'y a-t-il sous ces formes —

Pas d'images mais des transformations d'image.

(C VII, 229)

26. Sur la logique et le jugement, voir aussi C III, 135-6.

## VII. CRITIQUE DU LANGAGE ORDINAIRE ET DE KANT.

Si le langage ordinaire est sévèrement critiqué dans le *Mémoire*<sup>27</sup>, ce n'est pas qu'il ne donne pas une connaissance évidente. Il est bien un véritable système de notations qui peut nous donner une expérience nette du monde, du moins en ce qui concerne les apparences. En fait, le langage ordinaire, parce qu'il « *enregistre le sens commun très fidèlement* » (C VI, 236), va de pair avec notre monde « *naturel* ».

Quels en sont les caractères généraux ? Valéry les détermine de la manière suivante : « [...] *nous croyons qu'il admet des propriétés constantes, et nous essayons d'en séparer ou d'annuler tout ce qui ne se conserve ou ne se répète pas. Nous croyons même qu'il n'admet que des propriétés uniformes et nous rejetons et excluons de sa netteté tout ce qui nous induit au multiforme.* » (C VI, 235). Pourquoi uniformité et univocité ? C'est parce que notre réalité est « *construite d'après nos actes* ». La définition valéryenne de l'acte consiste dans le rapport uniforme entre l'action et la conséquence, entre la cause et l'effet, et elle vise en particulier à l'aspect conscient de l'acte : quand on fait quelque chose, on peut en prévoir la conséquence au moins la plupart du temps<sup>28</sup>. C'est pourquoi « *nous ne pouvons concevoir quoi que ce soit d'équivoque dans notre réalité* » et « *notre type de la causalité est nécessairement univoque* ».

Il est certes vrai que le monde réel est plus *riche* que notre monde « *naturel* ». Mais les phénomènes, les idées et les sensations, qui n'ont tous que peu d'importance et de signification au point de vue pratique, sont nécessairement dédaignés et éliminés. Nous ne les rencontrons que quand nous échouons à bien établir notre monde « *naturel* » par un certain travail d'ajustement. Mais dans ce cas-là aussi, « *ce défaut est nié ou rejeté dans un autre domaine que nous créons expressément pour l'erreur, la fantai-*

27. Sur les principaux traits de la critique valéryenne du langage ordinaire, voir notamment : ROBINSON, *Analyse de l'esprit dans les Cahiers de Valéry*; BOUVERESSE, « Valéry, le langage et la logique ». Sur les problèmes en général du langage chez Valéry, voir les livres de Schmidt-Radefeldt (*Paul Valéry linguiste*) et de Ouzounova-Maspero (*Valéry et le langage*) ainsi que les articles recueillis dans *Problèmes du langage chez Valéry (Cahiers et œuvres, 1894-1900)*. Nous nous bornons ici à examiner ce problème dans le texte du *Mémoire*.

28. Comme le dira Valéry plus tard à propos de la science : « Elle est l'ensemble des recettes qui réussissent toujours ; \*FAITES CE CI ET CELA ADVIENDRA. » (*Vues*, 56).

sie, les délires, — le déchet de notre durée » (C VI, 236). Le travail qui constitue la « *connaissance utilitaire* » de notre monde étant enfin complètement oublié et « *rejeté hors d'elle, dans les limbes, dans ce domaine des tâtonnements, des confusions et des ambiguïtés qui ne nous semble pas réel — elle nous apparaît comme l'original même de l'être* ».

Mais bien que ce monde ordinaire nous apparaisse parfaitement évident et clair la plupart du temps, il n'est pas assez régulier ni ne recouvre le monde réel tout entier. Intermittent et irrégulier, notre monde « pratique » ne peut être représenté d'une manière bien réglée par un système conventionnel de signes (C VI, 236). Pourquoi cette irrégularité ? Le monde « pratique » n'est-il pas constitué par l'acte dont le caractère consiste dans le rapport uniforme, donc régulier, entre l'action et la conséquence ? Il est régulier quand on le voit par chacune de ses parties assez limitées. Mais si l'on essaie de le représenter tout entier d'une manière systématique, il devient clair que c'est un amas de lambeaux, séparément produits pour des raisons pratiques diverses, et ramassés d'une façon irrégulière. Même si chaque acte procure un rapport régulier, les rapports entre ces actes ne sont pas réguliers.

C'est pourquoi le langage ordinaire n'est qu'un amas irrégulier de « *mots qui proviennent d'une infinité de sources, de besoins et de moments qui s'ignorent entre eux* » (C VI, 237). Créés pour différentes raisons pratiques à diverses occasions, ces mots sont certes « *parfaitement clairs dans l'usage et dans l'échange* », parce que ce sont des outils pour des buts pratiques. Mais « *ils deviennent obscurs et peuvent être nuls dès qu'on les retire du discours et qu'on les interroge individuellement* ». Pourquoi leur signification essentielle ne peut-elle être explicitée ? Parce que, venant de partout et de divers moments, « *leur ensemble n'est ni énumérable, ni ordonné, ni susceptible de l'être* ». Le premier point qui caractérise le défaut du langage ordinaire consiste donc dans le manque de rapports rationnels entre les mots ; et le deuxième, dans l'équivocité et le manque d'univocité : d'une part, un seul et unique mot possède plusieurs sens (« *plis* »), et d'autre part, il manquerait certains mots qui se rapportent à telle ou telle chose ineffable (« *lacunes* »). Ainsi, les mots étant toujours ambigus et équivoques, leurs rapports restant toujours indéterminés et enchevêtrés, on se trouve dans l'éternelle définition du mot et ne peut jamais atteindre à une compréhension définitive. À part ces

mots « *qui rappellent des objets sensibles ou imitables* », les mots qui ont plus ou moins le caractère abstrait ne peuvent être compris que dans le contexte, ce qui nous amène à « *la composition [sans fin] des innombrables propositions* ». Ce mal du langage vulgaire contamine aussi la psychologie, et par exemple dans « *un concept comme celui de l'attention* », « *on peut découvrir tant de concepts différents (un effort, une intensité, une durée, un arrêt, un produit intellectuel, etc.)* » (237-8).

À la différence de Kant qui a pu déduire un système unique de catégories pures (“*déduction métaphysique*”), Valéry a dû trouver un système de notations « scientifique ». N’ayant pas pu trouver un tel système, il demeure toujours en voie de recherche. Il n’a pas pu croire que le langage ordinaire ni les catégories kantienne aient une validité et une précision scientifiques. À ses yeux, Kant serait trop entaché par ce mal du langage vulgaire, voire de la métaphysique. La critique de Kant, faite par Valéry dans les *Cahiers*, consiste surtout en ces trois points : la condamnation de ses notions, trop verbales, la nécessité de recourir à l’observation intérieure et le rapport entre ce niveau réel et concret de notre monde mental et les symboles généraux ou abstraits (problème du schématisme kantien). Traitons ici des deux premiers points.

On sait bien que la critique valéryenne vise essentiellement le manque d’examen préalable du langage que Kant utilisait : « *Il a essayé tout au moyen de l’universalisation — (qui est un procédé —) de même la nécessarisation. Sa division est soigneuse — mais trop verbale. Il n’a pas eu de défiance du langage. Il a cru que le mot était une division sûre.* » (C II, 297)<sup>29</sup>. Les notions d’universalité et de nécessité ainsi que les catégories kantienne sont ainsi mises en question.

Il ne serait pas inutile de remarquer que Lange accusait déjà l’aspect métaphysique de la terminologie kantienne. Il met en question surtout la prétendue énumération « *complète* » des fonctions logiques du jugement, et, partant, les catégories de l’entendement en disant que ce ne sont que des vestiges marqués par la métaphysique traditionnelle qui ne reflètent pas « *la portion réellement logique de la logique* » (p.61-2<sup>12</sup>). Il condamne Kant, parce que celui-ci a admis l’existence des catégories sans intuition

29. Sur la critique du verbalisme de Kant, voir aussi : C II, 302, 304 ; C V, 246, 266.

sensible en tant que forme de pensée (p. 39<sup>12</sup>). La validité des catégories kantienne ainsi niée, Lange admet pourtant l'existence de formes *a priori* de connaissance, qui se trouvent d'après lui dans notre constitution *organique* : en effet, c'est « *notre mécanisme sensoriel* » qui donne les "formes" de l'espace et du temps (p. 43<sup>12</sup>), et quant à la causalité, une des catégories kantienne, elle « *a ses racines dans notre organisation et, dans son principe, elle est antérieure à toute expérience* ». Lange poursuit : « *Elle est précisément pour ce motif, dans le domaine de l'expérience d'une valeur absolue, mais au delà de ce domaine elle n'a absolument aucune importance.* » (p. 54<sup>12</sup>). C'est un cas typique de ce que nous avons nommé *idéisme physiologique*.

### VIII. LE DÉDOUBLEMENT IMPOSSIBLE.

Mais où nous amène finalement la critique valéryenne de ce problème ? Le système de notations propre à la psychologie « scientifique » sépare nettement le sujet de connaissance et ses objets. Ici, le *dédoublément* ne peut être établi au niveau réel, mais à celui des *possibles* (n° 161) à l'aide d'une certaine *fictionnalité* qui concerne non pas « l'homme réel mais l'homme intelligible » (n° 175). Construire ainsi d'une façon arbitraire les notions qui permettent de concevoir les objets, c'est le procédé des mathématiques, comme l'a dit Valéry à Fourment en 1897<sup>30</sup>, mais aussi celui de la physique qui se sert de concepts fictifs tels que potentiel, énergie, etc. (n° 197). C'est ce système représentatif des signes qui donne au sujet une certaine liberté de manipulation : « Sans signes pas d'organisation – pas de libre disposition des images et des mouvements – » (n° 156).

Ce sujet doit être indépendant des objets qu'il traite par ses opérations (C VI, 239), ce qui n'est pas le cas quand on se sert du langage ordinaire (238). La critique de celui-ci délivre le sujet de l'enchevêtrement compliqué qui résulte de cette notation mal construite, pour qu'il reprenne sa liberté originelle. La critique consiste donc à considérer le langage comme un simple procédé d'expression et à le distinguer du sujet pour mettre en lumière le caractère arbitraire de celui-là et la liberté d'origine qu'aurait eu

30. « *Je me permets [...] des constructions comme on dit en géométrie. Au fond tout mon truc est là. Je crois énormément à la richesse de ce procédé qui passe par l'arbitraire et arrive à la démonstration.* » (E, II, 1462).

le sujet avant l'avènement du langage : « Placés en quelque sorte hors de toute expression et nous tenant d'abord au problème général de l'expression, nous nous sommes attribués une sorte de liberté à l'égard de ce problème. ». Nous retrouvons ainsi « cette liberté initiale » « en dissolvant les liens et les associations imposés par la pratique et par les circonstances incohérentes » (238-9).

La critique du langage ressortit étroitement à la pluralité du système de notations. S'il peut exister plusieurs systèmes, il n'y a aucune raison de rester pour toujours dans le langage ordinaire qui n'en est qu'un. Mais, même après s'en être délivré, il reste au sujet *en liberté* un autre problème : celui d'en chercher, refaire ou *choisir* un autre.

Refaire séparativement ce qui a été confusément.

Il faut revenir à l'informulé -

c.à.d. au point d'où n notations sont possibles -

Il faut choisir - arbitraire -

(<sup>o</sup> 150)

Ce système choisi doit être le meilleur. Mais comment déterminer le meilleur ? Voici quelques mots de Valéry :

Il y a x manières de représenter - je m'arrête à celle la plus souple - qui sera donc la plus rigoureuse. (<sup>o</sup> 146)

Et sur une autre feuille, il écrit : « Il s'agit de représenter l'humain à l'humain - de façon conforme » ; et ajoute : « l'homme à l'homme de la manière la plus conforme et la plus commode » (<sup>o</sup> 145). *Souple, rigoureux, conforme, commode*, tous ces caractères semblent donner au sujet plus de liberté et de force. En se soumettant à un tel système, le sujet pourrait disposer d'instruments qui permettent une connaissance plus parfaite.

Mais comme il ne l'a pas encore trouvé, il reste toujours en recherche, ou au moment de *recommencer* le travail de la connaissance. Il n'est donc pas le véritable sujet de connaissance, n'étant qu'une *volonté de savoir*. Alors il faut *vouloir* « imposer » à la liberté retrouvée « *des règles explicites tirées d'une intention unique et centrale* », « vouloir un certain mode de connaître » ; en d'autres termes, avant d'appliquer un système de symboles, « ~~doit paraître sans voiles, sans subterfuges la volonté de savoir et de construire le savoir~~ » (C VI, 239). Réduit en sa forme la plus essentielle, — une *volonté de savoir* —, le sujet obtient alors une indépendance parfaite à l'égard des phénomènes, se trouve dans une

dimension où tout peut être recommencé et refait, c'est-à-dire dans un espace arbitraire. Il est ainsi en état de refaire le système scientifique de la psychologie avec des procédés arbitraires, ce qui constitue bien une des conditions nécessaires de la science : *« C'est dans l'arbitraire que la science se prépare à faire des lois — c'est par l'arbitraire qu'elle est possible »*.

Le *dédoublement* a été ainsi *esquissé*. Ce n'est pas qu'un système parfait de représentation ait été enfin trouvé, mais le sujet et sa volonté de savoir sont mis en lumière jusqu'à ce que nous puissions entrevoir l'état complet du *dédoublement* désiré. Dans les mathématiques et, à quelques conditions près, dans la physique aussi, la distinction entre l'explicateur et l'explicande s'est déjà réalisée et bien rétablie (C VI, 239). *Ici, le dédoublement est bien réalisé*, c'est-à-dire que l'objet assume ce caractère de *« double existence »*<sup>31</sup>.

Mais la possibilité de la psychologie reste toujours en suspens : *« la psychologie peut-elle suivre la même méthode ? Peut-elle devenir science et le devenir comme les autres sciences ? Peut-elle même se décrire un domaine bien circonscrit et quel est-il ? Peut-elle procéder à cette création d'objets, à ces définitions fondamentales qui précèdent, sinon historiquement du moins rigoureusement toute science ? »* (C VI, 240). Impuissant à l'établir, Valéry ne peut que cerner quelques conditions (notation, arbitraire, etc.), et réduire le sujet de connaissance à une simple *volonté de savoir*. Si l'on ne peut se débarrasser du langage ordinaire, dont le mal consiste à confondre la connaissance et le connu ou à croire *« que la traduction est le texte »* (n° 206) sans déterminer clairement le rapport entre les deux<sup>32</sup>, la psychologie est aussi contaminée par cet élément nuisible, comme c'était le cas dans la psychophysiologie, bien que Valéry soit bien conscient de ce danger : *« La science ne doit pas se*

31. *« L'exp[érience] n'a de sens que si je dédouble ma représent[ation] - ma connaissance - si je la regarde comme traduction. »* (n° 143) On peut trouver ailleurs une autre expression : *« La science doit créer son objet et ne pas se confondre avec lui - [§] Cet objet ne se confond pas avec le phénomène. [§] Donc - distinction de moi texte et de moi traduction »* (n° 222).

32. Voir aussi : *« Nous ne cherchons pas à discipliner les rapports de la connaissance avec les phénomènes. Nous nous confondons avec les moyens. Nous distinguons les phénomènes de notre connaissance, mais sans savoir comment ils se rapportent à elle et sans essayer de maîtriser et de discipliner ces rapports. »* (C VI, 238).

confondre avec son objet – danger particulier pour la psychologie [...].» (F° 170). *Le dédoublement devient ici quasiment impossible.*

La *démonstration d'existence* du problème de l'attention et d'un système de notations qui permette de l'exprimer n'est donc jamais achevée. Valéry n'a pas pu passer de la *critique* à la véritable *démonstration*, et ces mots, «*Dém. d'existence*», figurent tous seuls sans aucun développement ni aucune explication à la fin du *Mémoire* (C VI, 240).

Valéry ne se trouve donc pas, même dans la problématique transcendante, à la hauteur du sujet de connaissance, mais tout au contraire, dans un milieu incertain qui s'ouvre en deçà de la réalisation du sujet idéal et du système parfait : «Il importe d'annuler [la] classification [classique de la psychologie selon les notions telles que mémoire, intelligence, ou attention] pour se reporter immédiatement aux phénomènes en suspendant toute formation de nouveaux concepts jusqu'au moment où l'on pensera découvrir une division naturelle du sujet en éléments purs et irréductibles.» (F° 176). Ce qui est esquissé à propos du système de notations comparable aux catégories kantienne ne résulte pas de ces «observations psychologiques» minutieuses. Dans le *Mémoire*, Valéry a «préféré construire dès le commencement une sorte de modèle» sans poursuivre d'abord les expériences intérieures, puisque, dans ce cas, «les difficultés sont [trop] grandes» (F° 176<sup>v</sup>). Il faut donc d'abord distinguer un Valéry qui parle tout hâtivement du système idéal et un autre qui s'arrête dans cet espace incertain pour le parcourir. Et puisque le premier ne peut en fin de compte qu'affirmer son impuissance à établir un système idéal, il rejoint enfin le second et passe de la hauteur du sujet transcendant à un niveau plus bas, à l'imaginaire intérieur. *C'est un lieu où se pose une question sur la possibilité de ce sujet*, et si l'on veut, des catégories kantienne. En se déplaçant de la position du sujet vers l'imaginaire, Valéry rejoint ici une autre problématique, celle de l'*empirisme*, et se plonge sans hésiter dans l'*imaginaire* changeant.

Pour revenir à la critique de Kant, nous avons vu que Valéry réprouvait sa terminologie imprécise. Mais quel est le principe de cette critique ? C'est l'expérience intérieure, et sur ce point, Valéry semble apprécier dans une certaine mesure la réflexion de Kant, notamment son regard sur le domaine intérieur : «*Le truc*

de Kant est une expérience de psychologie — ou une observation interne. » (C II, 297)<sup>33</sup>. Mais cette expérience intérieure doit être réexaminée :

Kant, en somme, se fonde lui aussi sur des expériences mentales que j'estime devoir être refaites.<sup>34</sup> (C III, 48)

Ainsi, du point de vue plus radical de l'observation interne, ou empiriste, Valéry s'efforce de savoir ce que sont les notions abstraites. En effet, en citant un passage de *Critique de la raison pure* sur la notion d'universalité (« Un jugement pensé dans une rigoureuse universalité, c'est-à-dire de telle sorte qu'aucune exception n'est possible, ne dérive point de l'expérience mais est absolument valable a priori »), il donne son opinion personnelle : « Pour moi j'estime qu'il faut prendre la chose de plus bas et se demander si réellement le jugement en question est pensé dans une rigoureuse universalité. » (C III, 48). Le mot *bas*, souligné, indique précisément cette attitude empiriste qui vise à la genèse des choses abstraites à partir du donné. Ce n'est certes qu'un essai d'analyse, mais l'intention est manifeste de réduire les notions abstraites à l'expérience intérieure qu'est la *self-variance*. « Ce qu'ils [les philosophes] appellent concepts, catégories sont des résultats d'expériences intérieures — des résidus — » (C IV, 392).

Cette critique empiriste qui est manifeste dans les *Cahiers* n'assume qu'un rôle secondaire dans le Mémoire où la réflexion sur le système de notations occupe la place la plus importante. Mais elle n'en existe pas moins, et sa fonction devient considérable, si nous comprenons qu'elle est non seulement un élément nécessaire pour recommencer la recherche du système de notations scientifique, mais aussi une réflexion appartenant à une autre problématique, empiriste, qui met en question cette problématique transcendantale même, en s'interrogeant sur le processus de genèse du sujet et des concepts. Valéry se plonge alors dans les variations des phénomènes purs où tous les concepts sont réduits à des événements insignifiants :

[...] je suis libre de ne voir que des phénomènes, et maître de ne pas détruire les impressions confuses au profit de celles plus nettes. Je puis les énumérer

33. Voir aussi C II, 303.

34. Sur le problème de l'expérience intérieure et la nécessité du réexamen, voir aussi : C III, 509 ; C IV, 392 ; C, III, 730.

dans la même suite. Une vue trouble est vue comme une vue distincte. Elle n'existe pas moins. Une notion que je nomme universelle obéit à une circonstance fortuite et se réduit dans chaque cas à une certaine image individuelle. Je puis traiter comme des aspects, des accidents ou des moments, les concepts et les principes, leur fixité, nécessité et hiérarchie.

(C VI, 234)

Le sujet lui-même ne peut être épargné de cette dissolution entière :

De tout cet appareil de l'intellect, rien ne tient de soi-même — PAS MÊME MOI-MÊME.

(C VI, 234)

Pourquoi ? Parce que le sujet, avec tous ses concepts et les connaissances qui en résultent, n'est ici qu'une chose *constituée*. Il ne peut pas avoir une existence autonome comme c'était le cas dans le kantisme et la problématique principale du Mémoire (même si ce n'est que sous la forme de *volonté de savoir*). Dans l'imaginaire au contraire, il est quelque chose d'impersonnel qui s'implique dans des mouvements incessants et ne peut devenir un sujet qui dispose des connaissances claires qu'après un long processus de genèse. On sait qu'il est constitué, puisque « *sa fragilité paraît sans être cherchée ; elle nous émerveille à chaque instant. La clarté et l'enchaînement des connaissances sont d'une délicatesse extrême ; la simplicité est forcée* » (C VI, 234). Et nous voici maintenant devant les passages *décisifs* du Mémoire qui décrivent « *un monde tel qu'il est, entièrement variable et dont les changements ne dépendent de rien — un monde entièrement réel — c'est-à-dire dépourvu de symboles et de significations, pure intensité et diversité* ».

La douleur, la surprise, les troubles comme les songes (ou simplement l'observation froide de la conscience) montrent que la multitude des perceptions possibles est immense<sup>35</sup> au prix de la rareté, de la spécialité et de la brièveté des moments capables d'une connaissance organisée. (C VI, 235)

Étant « *comme fait de morceaux, neuf, antérieur à [ses] habitudes, redevenu un groupe de tâtonnements* », le sujet, même s'il existe, n'est pas capable de construire son monde « *naturel* » qui est une sorte de « *[forme] d'équilibre* », ni de savoir comment il

35. Ces deux mots, *est immense*, manquent dans l'édition intégrale des *Cahiers*, ce qui empêche la compréhension claire de la phrase. Nous les suppléons d'après le brouillon conservé à la Bibliothèque nationale de France (cinquième état, f° 108).

se forme, parce que ses « conditions générales » sont « inconnues ou insusceptibles, du moins, d'une expression rationnelle »<sup>36</sup>. Le sujet est impuissant et laisse ces choses immédiates constituer le monde « naturel » et lui-même. À la différence du kantisme, les phénomènes ne sont pas ici un simple donné passif qui attend que le sujet vienne l'articuler. Ils sont au contraire un mouvement spontané et productif qui donne naissance au sujet, à ses concepts et à ses connaissances claires. Il faut bien noter que les phénomènes purs, qui étaient passifs dans la problématique principale du Mémoire, deviennent maintenant créatifs et productifs, tout à fait capables d'établir spontanément le monde « naturel » ainsi que le sujet de connaissance (« Moi-même ») à l'insu du sujet. Dans cette problématique empiriste au sens le plus large du mot, le dédoublement reste toujours impossible, puisqu'il n'est qu'un produit momentané qui résulte de quelques rapports favorables, réalisés provisoirement dans la self-variance absolue. Le système représentatif n'est qu'un résultat de cette variation incessante.

36. « Nous ignorons ainsi comme s'installe le monde du sens commun avec sa cohésion et sa continuation apparente, son extérieur et son intérieur perspectifs [...]. » (C VI, 235).